

De l'écran de la pluie à l'écran du palais 37^e Festival international de Cannes

Léo Bonneville

Numéro 117, juillet 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, L. (1984). Compte rendu de [De l'écran de la pluie à l'écran du palais : 37^e Festival international de Cannes]. *Séquences*, (117), 11–20.

DE L'ÉCRAN DE LA PLUIE À L'ÉCRAN DU PALAIS

Léo Bonneville



que d'eau! Mais rien n'arrêtait le festival de poursuivre ses journées chargées de vingt à trente projections. Il faut dire que les autorités du festival avaient fait le nécessaire pour améliorer les conditions des festivaliers. Le 36e festival de Cannes avait été une douloureuse aventure. Le 37e — à défaut du soleil et en dépit de la présence de nuages menaçants — bénéficiait de réfections et d'une organisation mieux structurée. C'est dire que l'ensemble s'est déroulé dans un climat « intérieur » de détente et de facilité. Il faut en féliciter à la fois le nouveau maire (sic) de Cannes, Mme Anne-Marie Dupuy, qui a consenti à des frais considérables pour faire effectuer des travaux indispensables, et les organisateurs du festival qui ont habilement coordonné les différentes activités afin d'éviter les encombrements.

Tout cela — ne parlons plus du temps maussade — est bien, mais, le lecteur le soupçonne, ce qui compte dans un festival de cinéma ce sont les films. Il y en avait plus de 400, c'est-à-dire pour tous les goûts — et l'on sait qu'ils varient à l'infini — qui se glissaient dans la compétition officielle et dans les diverses sections: Un certain regard, La Quinzaine des réalisateurs, Perspectives du cinéma français, La Semaine internationale de la critique, sans oublier l'imposant marché du film. Le règlement du marché exige que les films soient récents (pas plus d'un an d'existence) et qu'ils ne présentent pas un « caractère pornographique ». Cette année, plus de 2 500 acheteurs et vendeurs se sont inscrits au marché du film, représentant 40 pays. À eux seuls, les Américains offraient une centaine de films au marché.

À côté de noms célèbres dans le cinéma, et que l'on retrouvera au cours de ce compte rendu, il faut signaler que la direction du festival a voulu donner leur chance à de nombreux jeunes réalisateurs. Ainsi on trouve quatre premiers films dans la compétition officielle et plus de vingt, si on tient compte de toutes les sections. De plus, sept réalisateurs n'avaient jamais connu la compétition de Cannes et onze n'y étaient venus qu'une seule fois. Mais, au fait, qu'est-ce que cela a donné? Un festival qui a permis des découvertes, mais aussi des consécration comme des déceptions.

Essayons d'y voir de plus près en nous attardant sur les 18 longs métrages en compétition et les 4 hors compétition, en montrant comment ont été accueillis les deux films canadiens invités et en terminant sur quelques remarques à propos du palmarès.

IL PLEUVAIT SANS CESSER SUR LA CROISSETTE. Ça ne s'était jamais vu. Chaque jour amenait sa pluie, son orage ou sa tempête. Que d'eau!

* * *

EN COMPÉTITION

ANOTHER COUNTRY (Marek Kaniewska) Grande-Bretagne

Venu de la télévision, Marek Kaniewska a utilisé, pour son premier film, la pièce à succès de Julian Mitchell. Nous voici dans une « public school » où règnent à la fois l'autorité rigide et l'hypocrisie habile. Le film commence par nous montrer Guy Bennett dans son modeste appartement de Moscou où il raconte à une journaliste occidentale comment il en est venu à jouer le rôle d'un agent soviétique. Et



c'est en nous ramenant aux rigueurs de l'éducation victorienne que nous apprenons que notre « déviant » aux tendances homosexuelles ne peut les assouvir qu'à la condition de ne pas se faire voir. Subissant des humiliations, il se console en écoutant un camarade lui débiter des chapitres du Capital. On ne peut voir ce film sans penser à *If* de Lindsay Anderson. L'atmosphère étouffante du milieu et la discipline draconienne assumée par des étudiants relèvent d'une éducation étroite qui marque une époque machiavélique de la fière Albion. Un film plein de promesses.

BAYAN KO (Lino Brocka) Philippines

Ce titre signifie « Mon pays ». Et c'est bien des Philippines que traite ce film. Mais *Bayan Ko* c'est aussi le titre d'une chanson des années 30 que chantaient déjà les adversaires du régime Marcos. Le récit se compose de deux affaires criminelles authentiques dramatisées par l'auteur et se développe dans la forme d'un mélodrame social chère à Lino Brocka. Turing travaille dans une imprimerie et rencontre des problèmes financiers alors que sa femme doit accoucher bientôt. Pour pallier les difficultés, il signe un contrat avec son patron le privant de tout droit de grève éventuelle. Les difficultés augmentent et il tente avec des amis un cambriolage raté. On le voit, Lino Brocka est tourmenté par le problème de l'injustice sociale de son pays. Cependant le sentimentalisme frôle mal la dénonciation politique. Sans doute, les différentes activités des opprimés conduisent-elles à une prise de conscience, mais la caricature que l'auteur trace des notables atténue la puissance de sa démonstration. Il en résulte une oeuvre qui s'apparente malheureusement au film à thèse des plus commerciaux.

THE BOUNTY (Roger Donaldson) Grande-Bretagne

Le premier long métrage inspiré par l'épopée du Bounty date de 1933 et portait le nom de *In the Wake of the Bounty*. Il a été réalisé par un Australien du nom de Charles Chauvel et marqua les débuts à l'écran d'Errol Flynn dans le rôle de Fletcher Christian. Le quatrième est l'oeuvre d'un autre

Australien, Roger Donaldson. On connaît suffisamment l'histoire pour savoir que la mutinerie a éclaté parce que Fletcher et quelques compagnons ne purent plus supporter les colères, les emportements, les punitions corporelles du lieutenant Bligh. Mais au lieu de nous présenter deux camps bien distincts — les bons et les méchants — l'auteur, consultant les archives, a préféré y mettre des nuances. Si le lieutenant Bligh n'est pas le tyran qu'on pourrait supposer, Fletcher Christian n'est qu'un tout jeune homme de 23 ans a peine qui en a assez d'endurer les humeurs et les caprices de Bligh. Ainsi donc le film se déroule avec des moments de tension et de liberté douce. On pense évidemment au séjour à Tahiti qui a peut-être été le rêve profond qui a décidé Fletcher et ses mutins à ne pas reprendre la route du Horn et à retourner chez les belles indigènes. Toujours est-il que le film ne manque pas de panache, qu'il se regarde avec plaisir et ce n'est pas sans un pincement de coeur qu'on voit le Bounty se coucher dans la mer dévoré par le feu, tandis que Bligh et ses marins partent à la dérive dans une chaloupe. Le reste de l'équipe retourne donc au pays des « sirènes ».

CAL (Pat O'Connor) Irlande

Nous sommes au creux des problèmes qui déchirent l'Irlande. Tiré d'un roman de Bernard Mac Laverty, le récit nous entraîne dans un milieu où la violence s'affirme couramment. Pourtant, Cal a renoncé à détruire. Il vit avec son père et travaille avec lui aux abat-toirs. Mais il en a marre de patauger dans ce milieu protestant. Il rêve de rencontrer la jeune veuve (catholique)



lique elle aussi) d'un policier protestant abattu par l'IRA. Les événements vont lui prouver que la haine a encore de ses horreurs. La maison de son père brûle. Cal est un être tourmenté par le conflit qui ensanglante le pays. Le rôle est interprété avec retenue et discrétion par un jeune acteur de vingt-deux ans, John Lynch, qui prouve ici un talent indéniable, malgré un visage ingrat mais avec des yeux qui traduisent ses passions intérieures. Un film qui permet de découvrir avec plaisir un premier long métrage de Pat O'Connor.

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE (Bertrand Tavernier)
France

Avec quel bonheur Bertrand Tavernier a retrouvé ce livre de Pierre Bost, *Monsieur L'Admiral va bientôt mourir*. Il en a tiré un film plein de fraîcheur, de sérénité et de lumière. Nous sommes en 1912. C'est la fin de l'été. M. L'Admiral, ce peintre reconnu, va recevoir, comme chaque dimanche, son fils Gonzague-Edmond, sa femme et leurs trois enfants. Et tout se passera dans ce climat familial où les

discussions n'ont guère d'importance et où les incartades des enfants n'ont pas de conséquences sérieuses. D'ailleurs, le soleil est si généreux. Mais ce dimanche si semblable aux autres va être transformé par l'arrivée subite d'Irène, la fille de M. L'Admiral. C'est comme un vent de liberté qui vient bousculer les habitudes surannées de ce petit monde. Ce merveilleux tableau d'une famille à la campagne semble nous transporter dans un monde disparu tellement la quiétude nous apparaît une nouveauté. Pour peindre ce tableau, Bertrand Tavernier est allé chercher un vieux comédien du nom de Louis Ducreux, âgé de 73 ans, qui incarne M. L'Admiral avec un rare bonheur. On croit au personnage qui est d'une simplicité, d'une dignité et d'une affabilité exemplaires. Vraiment, à travers la pluie qui assombrit le festival, ce film apparaît comme un véritable rayon de soleil.

THE ELEMENT OF CRIME
(Lars von Trier) Danemark

Décidément, pour un premier long métrage, Lars von Trier s'est attaqué à un sujet compliqué. L'inspecteur de police Fisher, suivant le principe de son maître Osborne, ne « peut élucider un meurtre qu'en s'identifiant entièrement avec les idées et le modèle de conduite du meurtrier ». Et voilà Fisher à la poursuite du criminel Grey. Mais son fameux maître Osborne, victime de ses propres théories, s'est pendu après avoir avoué ses crimes. Que cherche donc Lars von Trier dans cette première oeuvre? De la fascination. Or, que nous donne-t-il? Un film ténébreux qui traîne dans

l'analyse psychiatrique, essayant de traduire les troubles intérieurs du limier. Tout cela nous conduit dans des égoûts glauques et à travers une pluie persistante qui donnent au film des images troubles produites par des effets spéciaux bien artificiels. Un film qu'on quitte comme une délivrance.

HENRI IV (Marco Bellocchio)
Italie

Par son dernier film, Marco Bellocchio se confesse: « Dans son Henri IV, Pirandello montre un roi qui simule la folie pour échapper à la pression du monde. C'est également la stratégie qui a été la mienne... » Mais il n'a pas respecté le texte du dramaturge italien. Tout d'abord, il avoue que, contrairement à Pirandello chez qui Henri IV a été réellement fou, à la suite de sa chute puis guéri, son héros, dès le départ, *feint* d'avoir perdu la raison. De plus, Marco Bellocchio a tellement saccagé la pièce du dramaturge et éliminé les dialogues que, non seulement on ne s'y retrouve pas facilement, mais on perd tout intérêt au film. Il a sacrifié le tragique à l'anecdote. Je me souviens très bien de l'émotion forte ressentie lorsque j'avais vu la pièce chez Jean Vilar. Mais ici nous assistons à une série de scènes axées sur Henri IV, mais qui sont plus spectaculaires qu'impressionnantes. Pourtant, Marcello Mastroianni incarne avec beaucoup de conviction le personnage d'Henri IV, allant de la confiance à l'hystérie, mais rien n'y fait. Le spectateur quitte le film plutôt frustré.

JOURNAL INTIME (Marta Meszaros) Hongrie

Le titre du film renvoie en partie à la vie de la réalisatrice. Elle confesse: « Comme mon héroïne, Juli, j'avais trois ans lorsque mes parents m'ont amenée en Union soviétique. Aucune raison politique à cet exil. Mon père, sculpteur émérite, avait simplement envie de remonter la route qui avait conduit ses ancêtres mongols à Budapest. Il a été arrêté en 1938, lors des purges staliniennes, et personne ne l'a revu. » Dans *Journal intime*, Juli a 16 ans quand elle revient en Hongrie, en 1947. Elle est accompagnée de Magda, militante communiste qui la prend sous son toit. Mais Juli



refuse ce « maternalisme » et prétend décider elle-même de son avenir. Tout ce qui est propagande et caporalisme la torture et Magda, qui est devenue surveillante en chef dans une prison, la fait vomir. Marta Meszaros ne lésine pas sur les détails, nous présentant une Magda autoritaire et dure, nous montrant des slogans staliniens qui pilonnent les cerveaux, bref, un univers où la liberté est broyée sans merci. Il reste à Juli de se réfugier auprès d'un camarade de lycée amoureux d'elle et où elle peut enfin donner libre cours à sa mémoire délivrée. Alors les souvenirs renaissent et Juli peut maintenant accepter de vivre

sa vie malgré les dictats qui l'assailent et en assumer les terribles conséquences. Jamais film n'aura été aussi loin dans la dénonciation du féroce stalinisme.

LE JOUR PLUS LONG QUE LA NUIT (Lana Gogoberidze) Union soviétique

C'est du destin de la femme que traite Lana Gogoberidze. L'auteur nous précise que *Le jour plus long que la nuit* « Brosse le tableau de la vie d'Eva, vie tourmentée, tragique, remplie d'amour et aussi de haine » Eva (80 ans) traverse 50 ans d'histoire, de la révolution russe à nos jours, en compagnie de son second mari. Elle ne l'a jamais aimé et, avant de rompre avec lui, elle apprend que c'est lui qui a tué son premier mari. Ainsi se dessine tout au long du film le portrait de cette femme burinée par ses chagrins, son labeur, ses révoltes et aussi sa patience à toute épreuve. Le film est ponctué par des baladins qui interprètent des chansons. Commentateurs à l'exemple des chœurs antiques, ils annoncent les principaux moments de cette vie marquée par des sentiments divers. Cette saga souffre cependant de dispersion et de relâchement dans le récit.

LA MAISON ET LE MONDE (Satyajit Ray) Inde

Au moment où le film de Satyajit Ray affrontait la compétition cannoise, le journal annonçait: « Les affrontements entre hindous et musulmans se sont poursuivis hier à Bombay: plus de 200 morts dans le Maharashtra. » Le film est tiré d'un roman de Rabindranath Tagore (1915) qui rapporte qu'à la

suite d'une décision de Lord Curzon (1905) de diviser le Bengale en deux blocs administratifs (les musulmans et les hindous), les nationalistes protestent par le terrorisme et le boycottage des marchandises anglaises. Mais le film est tout intimiste, puisqu'il fait se confronter principalement trois personnages: les époux Nihilesh et Bimala ainsi que le chef contestataire Sandip. En effet, Sandip parvient à convaincre Bimala de l'aider dans sa mission de rebelle et l'amène à se désintéresser de son mari. Finalement, Bimala ouvrira les yeux en constatant que Sandip travaillait davantage pour son propre profit. Le film est lent, très lent, comme on vit en Inde. De plus, les dialogues abondent. Mais on trouve toujours chez Satyajit Ray cette sensibilité, cette discrétion qui font naître l'émotion et apprécier la douceur des gros plans qui traduisent la profondeur des sentiments.

PARIS, TEXAS (Wim Wenders) Allemagne fédérale

D'abord le titre. Il y a plus de 22 Paris aux Etats-Unis. Avec son scénariste, Sam Shepard, Wim Wenders a voulu que son personnage, Travis, retourne au lieu où il a été conçu. C'était Paris. Alors *Paris, Texas*. Mais Texas c'est presque la frontière mexicaine, c'est-à-dire « le milieu de nulle part ». Évidemment, encore une fois, nous sommes en présence d'un film itinérant. L'errance. Mais comme le précise Wim Wenders lui-même, « Pour une fois, mon héros a un but précis. Il veut retrouver son fils Hunter et sa femme Jane. » Pendant la première partie du film, Travis déambule sans trop savoir où il va,



n'ouvrant pas la bouche et finissant par aboutir chez son frère qui, avec son épouse, a adopté son fils. Comment un père inconnu peut-il obtenir l'affection d'un enfant abandonné? Nous avons droit à des scènes délicieuses où le père essaie d'appivoiser Hunter. Mais ce n'est pas tout. Il faut retrouver la mère. Elle travaille dans un peep-show à Huston. C'est là, dans une « stalle » séparée par une glace que nous apprendrons les raisons de la séparation du couple et que nous serons témoins, après plusieurs conversations, du rapprochement des époux. Le film demande plus de deux heures d'attente et de pérégrinations. Mais cette attente finit par nous combler. Wim Wenders a le don de nous accrocher à ses personnages et de nous convaincre qu'il vaut la peine de les suivre et de supporter la lourdeur des silences.

LA PIRATE (Jacques Doillon) France

Autant j'avais admiré *La Drôlesse*, autant j'ai détesté *La Pirate*. Trois personnages: deux femmes, un homme. Deux témoins: un clown et un ange surveillant. Les deux femmes se vautrent l'une sur l'autre, cherchant leur satisfaction dans des caresses sans fin. Le mari, à la

recherche de sa femme, la retrouve chez sa copine. Allez-y mes agnelles, je vous contemple. Tout ce frétillement dans le costume le plus pur d'Ève. Pendant ce temps-là, le clown, baptisé numéro 5, (comme le Chanel mais sans l'odeur parfumée) fait le pitre et l'ange observe tout à la pointe du revolver. Et autour de ces cinq personnages: le néant. Tout a disparu. Les protagonistes sont seuls au monde. Ils ont fait le vide. Total. Sont-ils dans un appartement? il n'y a que des portes. Sont-ils sur un bateau? il n'y a aucun marin. C'est le huis-clos sartrien. Ils sont donc seuls avec leurs cris hébétés, leurs empoignades farouches, leur fureur exacerbée, leurs pleurs ponctuels et leurs désirs inassouvis. Mais il faut en finir. L'ange surveillant ouvre ses ailes, tire du revolver. Tout le monde s'écroule. Rideau. En ai-je assez dit? Ce film plutôt ridicule a été reçu avec des mouvements divers dans la salle et a été complètement ignoré au palmarès. Quel affront!

QUILOMBO (Carlos Diegues) Brésil

Nous sommes au XVIII^e siècle. Des esclaves africains réussissent à établir dans la sierra brésilienne une république indépendante nommé Quilombo dos Palmares. C'est alors qu'ils reprennent leurs traditions, leurs chants et retrouvent leurs dieux. Hélas! des conquérants portugais surviennent pour détruire ces dissidents. Malgré tout, des survivants conserveront le rêve de liberté. Cet hymne à la liberté est naturellement ponctué par des danses. Carlos Diegues n'a pas lésiné sur les moyens, mobilisant des milliers de figurants pour alimenter les affron-

tements remplis de bruits et de fureur. Film à la fois naïf et dynamique, coloré et tragique.

LES SAINTS INNOCENTS (Mario Camus) Espagne

Vers 1970, la campagne espagnole, c'est encore le Moyen Âge. Tiré du roman de Miguel Delibes (1980), le film nous transporte en Extremadure où vit une famille de paysans au service d'un riche propriétaire terrien. On voit tout de suite la démarcation: les paysans pauvres et misérables au service de maîtres cossus et intransigeants. Le film est axé surtout sur la famille des paysans qui comprend le père, la mère et les trois enfants. Mais la mère a un frère, Azarias, qui vit avec la famille. C'est l'idiot, le demeuré, mais qui apporte sans cesse une note de poésie, lui qui élève les oiseaux et leur parle comme saint François. Toute la famille est au service du maître pour qui l'événement capital est la fameuse chasse. Tout se déroulerait comme à l'ordinaire dans le calme et la gaieté, si un geste cruel ne venait brimer la bonté foncière d'Azarias. Tout le film baigne dans un naturalisme qui évoque la vie ravalée à son existence primaire. Les paysans vivent pour survivre. Il n'y a que l'innocent qui trouve le moyen de s'évader avec ses oiseaux. Mais la patience a ses limites. Et c'est lui, par un geste aussi inattendu que décisif, qui délivre la famille de la contrainte qui l'étouffe. Il faut admirer ici le grand acteur Francisco Rabal qui fait une composition extraordinaire de ce pauvre idiot édenté, borné, qui traverse ces deux mondes avec son rire niais mais ravissant.

SUCCESS IS THE BEST REVENGE (Jerzy Skolimowski) Grande-Bretagne

« Ne vois-tu pas que la Pologne n'intéresse plus personne », affirme Alicia Radax à son mari qui prépare à Londres un grand spectacle au profit de Solidarnosc. Pourtant, le metteur en scène ne peut s'empêcher de rêver à la Pologne. À la différence de son fils (le fils de Skolimowski qui a travaillé au scénario et qui interprète le rôle du garçon) qui, fatigué de vivre en exil dans l'indifférence, a décidé de rentrer en Pologne déguisé en punk parce que, dit-il, « là seulement je trouverai un vrai combat, de vrais ennemis, de vrais amis et une vraie église. » Il ne faut pas penser que le film se développe en un duel entre le père et le fils. Chacun a ses préoccupations et ses difficultés. C'est le mal d'être qui saisit les personnages transplantés dans un pays où ils ne se sentent pas chez eux vraiment. Hélas! ce qui désorienté dans ce film c'est cette liberté farouche qu'a pris le réalisateur de multiplier les symboles, de dynamiter la narration, de disperser ainsi le spectateur. Le film devient comme une énigme assez lourde à déchiffrer.

UNDER THE VOLCANO (John Huston) États-Unis

Dès la sortie du livre de Malcolm Lowry, John Huston avait été frappé par la qualité de l'écriture de ce roman qui lui paraissait « intraitable » au cinéma. Par la suite, il a reçu une soixantaine de projets d'adaptation. Aucun ne lui paraissait valable jusqu'au jour où il lut le manuscrit de Guy Gallo, car celui-ci ramenait le sujet à



l'essentiel dramatique et à la loi des trois unités. Nous sommes en pleine fiesta mexicaine à Cuernavaca et Firmin Geoffroy caracole au milieu de la foule en liesse. Et voici que sa femme réapparaît qui laisse le consul britannique indifférent. Tout ce qui le retient, c'est le whisky, la tequila qu'il ingurgite sans répit. Alors nous assistons à une sorte de descente aux enfers où l'esprit peu à peu s'avanouit et où le corps se désintègre lamentablement. Albert Finney donne à son personnage sa face pouponne et son enveloppe balourde. Il se laisse aller, sourd aux échos de sa femme et de son ami Hugh, râlant dans des soubresauts d'agonie, titubant, la bouteille à la main et ne donnant de lui que le reflet d'un être anéanti par l'alcool. Une telle performance, une telle expression d'art dramatique, une telle création hallucinante méritaient indubitablement un prix d'interprétation. Le jury a ignoré Albert Finney. Quelle distraction!

VIGIL (Vincent Ward) Nouvelle-Zélande

Il y a beaucoup de mystère dans ce film à la nature sauvage. Vraiment, pour son premier long métrage de fiction, Vincent Ward nous plonge dans un milieu désertique aux couleurs bleutées où une gamine de douze ans s'ébat dans un univers qu'elle se construit après la mort de son père, victime d'une chute mortelle ou d'un coup de fusil d'un chasseur maladroit. Elle rêve de la ville et la séquence de la danse nous dit assez son désir intime. Mais tout est étrange dans ce film. Le grand-père, un peu dérangé, s'applique à confectionner des oiseaux métalliques de formes bizarres. D'ailleurs, on l'appelle Birdie. Nous naviguons donc entre une réalité étrange et un onirisme inquiétant. L'enfant, elle, apprend à grandir à travers ce monde adulte qui ne se perd pas en mots inutiles et qui conserve jalousement ses secrets pour lui. On peut dire que *Vigil* nous laisse sur des visions mystérieuses ourlées de fétiches rugueux. Un film néo-zélandais aux teintes crépusculaires. *Vigil*, c'est donc une veille dans un lieu clos où la communication s'avère impossible.

VOYAGE À CYTHÈRE (Theo Angelopoulos) Grèce

Voici ce que nous dit Theo Angelopoulos: « Un metteur en scène veut faire un film sur un réfugié politique. Un vieil homme le fascine et il le suit. La fiction qu' imagine le metteur en scène devient réalité. » Ce vieil homme revient d'exil en Russie, après 32 ans loin de sa Grèce natale. Il retrouve sa femme qui a bien vieilli, son fils qui ne le reconnaît même

pas ainsi qu'un camarade de la guerre civile. Que cherche-t-il vraiment? Un lopin de terre qu'on le force à vendre pour une station de plein air. Bref, on le traite comme un indésirable. On le mettra sur un bateau qui descend vers Cythère. Il va sans dire que ce film, d'une lenteur éprouvante, dont les dialogues se font rarissimes, est une véritable parabole. Il faut donc de la patience pour l'entendre. Toute la première partie du film nous laisse dans l'attente. D'autant plus que le



« vieux » ne s'exprime de temps à autre que par des sifflements. Mais plus il pénètre dans le village, plus on voit que les rapports se précisent et lorsqu'il s'embarque, c'est pour un ailleurs... Pour Theo Angelopoulos « Cythère n'est pas seulement le symbole de la mort. Il est aussi celui de l'amour et de la félicité. Après la guerre civile, un million de Grecs ont quitté le pays. Lorsqu'ils revenaient ils n'avaient plus rien. Le vieil homme est l'un d'eux. Il n'existe plus. Alors sa seule solution, c'est de s'embarquer pour le temple de la mort. C'est sa manière de se réconcilier avec le monde. » Cette parabole est aussi une réflexion sur le temps, la vieillesse, la mort. Par de longs travellings, par un montage ample, par

un rythme mesuré, l'auteur parvient à nous faire apprécier l'état d'âme de ce héros inutile dans son propre pays retrouvé.

WHERE THE GREEN ANTS DREAM (Werner Herzog) Allemagne fédérale

« Un groupe d'aborigènes australiens lutte pour défendre un site sacré contre les bulldozers d'une compagnie minière. C'est le pays où rêvent les Fourmis Vertes », tel est le sujet de ce film de Werner Herzog. En fait, deux tribus, les Wororos et les Riratjingus, veulent préserver leurs légendes ainsi que leurs chants, leur culture et leurs traditions. Elles entrent en conflit avec une grande société qui veut exploiter l'uranium sur l'un de leurs lieux sacrés. Pour protester, les aborigènes s'interposent devant les bulldozers: ils demeurent assis immobiles et muets. Il y aura procès qu'ils perdront et les machines perceront le sol où rêvent toujours les fourmis vertes. Tout de suite on pense à un film sur l'écologie. Le film dépasse cette dimension. Il essaie de montrer que rien n'est sacré. Tout peut être détruit par le matérialisme envahissant. Peut-être faut-il entendre attentivement l'avertissement du vieux chef: « Vous les hommes blancs vous êtes perdus. Vous ne comprenez rien à la terre. Votre présence sur cette terre touchera à sa fin. Vous n'avez aucun sens, aucun but, aucune direction. » Terrible jugement!

HORS COMPÉTITION

APRÈS LA RÉPÉTITION (Ingmar Bergman) Suède

Non, ce n'est pas un nouveau film d'Ingmar Bergman. *Après la*

répétition est un téléfilm tourné en 16mm, mais à voir ces trois comédiens disserter sur la vieillesse, le théâtre, la vie, la mort, on est pris non seulement par l'intérêt des propos, mais aussi par le travail discret de la caméra qui circule d'un personnage à l'autre pour nous permettre de découvrir le secret des âmes. Étonnante Ingrid Thulin et émouvante Lena Olin avec qui Erland Josephson dialogue sur une scène de théâtre dépouillée de ses décors, éliminant par le fait même les conventions et les fausses pudeurs. Ingmar Bergman ne cesse jamais de nous captiver avec ses comédiens à qui il rend ici un vibrant hommage.

BROADWAY DANNY ROSE (Woody Allen) États-Unis (voir critique, no 116, p. 51)

FORT SAGANNE (Alain Corneau) France

On s'est vanté que *Fort Saganne* était le film le plus cher jamais produit en France. Hélas! ce n'est pas le mieux réussi. Tiré du roman de Louis Gardeil qui a veillé à l'adaptation, le film raconte les aventures du lieutenant Charles Saganne dans la pacification du Sahara. Cela nous vaut des randonnées dans le désert avec des couchers de soleil grisants. Mais l'histoire se prolonge. Saganne, qu'interprète d'une façon plutôt banale Gérard Depardieu, livre des batailles qui ont l'aspect de « guerres de rues » tant l'in vraisemblance se dévoile. Il en va de même de la présence de Catherine Deneuve qui vient faire son petit numéro de



séductrice et qui apparaît, vers la fin, en costume d'infirmière, à la grande risée de l'auditoire. Bien sûr, l'histoire de Saganne méritait un meilleur sort, lui qui avait cru à des valeurs qui finissent par s'effondrer. Et la présence de son petit garçon qui court retrouver un Arabe sur son chameau, alors qu'on s'apprête à inaugurer le Fort Saganne, ne fait que prouver la naïveté des symboles. Dommage que tant d'argent n'ait pas mieux servi une noble cause!

ONCE UPON A TIME IN AMERICA (Sergio Leone) États-Unis

On aura remarqué un changement notable dans le titre français. Alors qu'on annonçait partout *Il était une fois l'Amérique*, l'article a été mué en préposition. Et le film est passé du général au particulier: *Il était une fois en Amérique*. Cela est plus honnête. En effet, cette saga est celle de petits truands qui cherchent à la fois l'amour et le pouvoir. Le film présenté au festival dure 3 heures 40 minutes et s'échelonne de 1910 à 1960, en passant par l'époque de la prohibition et des gangsters célèbres. Toute la première partie du film, alors que

l'on assiste aux jeux des jeunes Juifs qui se débrouillent pour vivre d'expédients, dépeint, avec une justesse admirable, le quartier juif de New York. Sergio Leone réussit là un tableau saisissant et ses jeunes acteurs sont criants de vérité. Malheureusement, l'un d'eux a « dérapé »: un coup mortel l'a atteint. Les enfants sont devenus des adultes et c'est alors la course frénétique pour obtenir tout ce qu'ils recherchent. Sergio Leone s'en donne à cœur joie: randonnées, violence, sexe, sang, tout se mêle dans une sorte de magma énorme. Rien n'arrête le réalisateur. Ses personnages sont lancés dans des aventures marquées par des rebondissements, du suspense, de l'humour. Jamais Leone ne se sera montré aussi maître de ses moyens, domestiquant la démesure pour ne pas dire la boursoufflure. Heureusement, il est servi par des acteurs qu'on croit sortis directement du milieu dans lequel ils vivent à l'écran. Il faut retenir Robert De Niro (Noodles) et James Woods (Max) qui composent une paire d'amis d'une étrange vérité. Cette brillante chronique renoue glorieusement avec les films de gangsters et de bootleggers. C'est du grand cinéma.

* * *

LE CANADA

Le Canada et le Québec étaient bien représentés à Cannes, cette année. Chacun avait un stand au niveau 00 du Palais, lieu où toutes les délégations rivalisent pour attirer les festivaliers. De plus, le Canada avait réintégré ses quartiers généraux au Carlton où le Bureau des festivals et Téléfilm accueillait également ceux qui voulaient se documenter sur notre cinéma.

Deux films avaient été invités par les organisateurs du festival. *Le Jour « S... »* de Jean-Pierre Lefebvre dans la section Un certain regard et *Les Années de rêves* de Jean-Claude Labrecque dans la Quinzaine des réalisateurs. Tout d'abord il faut reconnaître que la presse a donné peu d'échos de ces deux films. Est-ce oublié? mépris? discrétion? Comment savoir? Toujours est-il que plusieurs critiques françaises ont été brutales pour le film de Jean-Pierre Lefebvre. « D'où vient que ce film ne nous a guère touché? Ce *Jour S...* nous a paru longuet. » (Nice-Matin), « Le navet arrive du Canada: difficile à croire qu'on ne pouvait trouver autre chose à récolter dans ce vaste pays. » (Le Nouvel Observateur), « L'introspection bulldozer » (Le Matin), « Cul-cul au symbolisme embarrassant (...) C'est un porno pédago triste. » (Libération), « Un précieux regard sur un homme, sur le premier bilan d'une vie, une confiance, la confession d'un enfant de ce siècle au Québec. » (L'Humanité), « Film pétillant de vicacité lant de vivacité, de drôlerie, traitant au fond des choses sérieuses que le rire — et l'on rit beaucoup — tient à distance pour que l'on en soit pas encombré. » (Le Monde). Il faut concéder que lors de la séance à laquelle j'ai assisté bien des spectateurs quittaient la salle rapidement.

La critique n'a pas été beaucoup plus généreuse pour Jean-Claude Labrecque qui a pourtant connu, à chaque séance, une ovation soutenue. Sans doute Jean-Claude Labrecque a-t-il du flair. Il tenait beaucoup à faire partie de La Quinzaine des réalisateurs qui accueille, dans la grande salle de l'ancien palais, plus de spectateurs

ordinaires que de critiques. Mais les critiques n'épargnent pas leurs réserves. « Un tableau d'histoire jamais très loin du tableau de genre. » (L'Express), « Jean-Claude Labrecque, seulement est moins à l'aise, un peu trop démonstratif, un peu trop insistant, dans la fiction et dans la mise en scènes que dans le reportage. » (L'Humanité), « Le seul véritable intérêt de ce film nostalgique sur la grandeur et la décadence des années babas d'outre-Atlantique réside dans l'utilisation, par le réalisateur, d'extraits de reportages télévisés d'époque réalisés par lui pour illustrer la venue de De Gaulle au Québec. » (Libération). « La démonstration pour honnête qu'elle soit, finit par être laborieuse à force de suivre toutes les pistes à la mode, l'indépendance de la femme, les mouvements syndicaux. » (Le Quotidien de Paris), « Le film a le parfum d'une époque déjà enfouie où l'on a cru que c'était arrivé. Film au premier degré tendre et brusque qui va aussi révéler au monde un Québec où l'on vit très ordinairement des événements extraordinaires. » (Le Monde). On trouvera la

critique de ce film à la page 24.

* * *

LE PALMARÈS

Cette année, la soirée de clôture a été menée par un train TGV. Comme la cérémonie était captée par plusieurs télévisions européennes (même celle de l'U.R.S.S.), il fallait que le tout se comprisse en moins de trente minutes. Et l'élégant Dirk Bogarde, dans un français cahoteux, appelait les récipiendaires avec un entrain de bon aloi. Le président du jury faisait bonne figure devant cette accélération inhabituelle. Quant aux journalistes, on les avait parqués dans la salle Debussy où, sur un grand écran, ils pouvaient observer les mouvements de la salle voisine. Malheureusement, l'image n'était jamais nette et perdait constamment de sa qualité. Comment applaudir les récipiendaires devant des images ternes et pauvres? Non, cette nouvelle formule de clôture n'est pas encore au point. Il faudra y repenser.

Les pronostics annonçaient Wim Wenders comme grand vainqueur de Cannes. *Paris, Texas* reçut non seulement la Palme d'or, mais allait obtenir le Prix oecuménique ainsi que le Prix de la Fédération internationale de la Presse cinématographique (FIPRESCI). Jamais un film ne fit avec autant de bonheur l'unanimité. On attendait *Un dimanche à la campagne* au palmarès, mais il aurait mérité davantage le Grand Prix du Jury que celui de la Mise en scène. Quant au film de Marta Meszaros, personne ne le voyait au palmarès. Il faut regretter qu'Albert Finney ait été méconnu du jury. Il aurait eu sa place à côté de Francisco Rabal comme les deux meilleurs acteurs de cette compétition.

Mais chaque année la publication du palmarès réserve des surprises, mais dans l'ensemble on peut affirmer que le couronnement de ce 37e Festival international du film de Cannes a été accueilli avec chaleur. Si 1984 n'a pas été un grand cru de films, il faut reconnaître que plusieurs oeuvres primées font l'honneur de ce festival.

Vous lisez
Vous aimez

SÉQUENCES
REVUE DE CINÉMA

renouvelez votre abonnement,
abonnez des connaissances et des amis,
participez ainsi au grand concours d'abonnements,
à l'occasion du 30e anniversaire de Séquences...
et tentez votre chance de gagner
un des trente prix offerts.

PALMARÈS

HOMMAGE: le Jury, à l'unanimité, a tenu à rendre hommage à John Huston pour l'ensemble de son oeuvre et son extraordinaire contribution au cinéma.

FILMS DE LONG MÉTRAGE

Palme d'or: Wim Wenders pour **Paris, Texas**.

Grand Prix spécial du Jury: Marta Meszaros pour **Journal intime**.

Prix d'interprétation féminine: Helen Mirren pour **Cal** de Pat O'Connor.

Prix d'interprétation masculine: Alfredo Landa et Francisco Rabal pour **Les Saints Innocents** de Mario Camus.

Prix de la mise en scène: Bertrand Tavernier pour **Un dimanche à la campagne**.

Prix de la meilleure contribution artistique: Peter Biziou pour **Another Country** de Marek Kaniévka.

Prix du meilleur scénario original: Theo Angelopoulos, Th. Valtinos et Tonino Guerra pour **Voyage à Cythère** de Theo Angelopoulos.

FILMS DE COURT MÉTRAGE

Palme d'or: Gérald Fryman et Pierre Levie pour **Le Cheval de fer**.

Prix du court métrage: David Takaichvili pour **La Peste**.

Grand prix technique: Lars von Trier pour **The Element of Crime**.

Caméra d'or: Jim Jarmush pour **Stranger than Paradise**.

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE

A — Pour les films de la sélection officielle:

ex-aequo à **Paris, Texas** de Wim Wenders pour la souveraine maîtrise de son langage filmique et la beauté picturale de sa vision de l'état des choses.

et à **Voyage à Cythère** de Theo Angelopoulos pour la continuité et l'enrichissement de son expression personnelle dans l'analyse d'un problème social contemporain.

B — Pour les films des sections parallèles

Mémoires de prison de Nelson Pereira dos Santos pour la simplicité et la vigueur de son traitement visuel d'une tragique expérience humaine.

PRIX OECUMÉNIQUE

Le Jury oecuménique international du 37e Festival de Cannes attribue son Prix au film de Wim Wenders, **Paris, Texas**.

Ce film, par sa valeur artistique et par les personnages mis en scène, contribue à donner une vision de l'homme où la tendresse, la puissance d'un amour désintéressé et l'espérance font une ouverture à la dimension spirituelle.

Une mention spéciale a été décernée au film de Mario Camus, **Les Saints Innocents**.